



KIT DE SURVIE

ENTRETIEN AVEC SERGE TEYSSOT-GAY

Quel est le milieu hostile dans lequel le kit que vous proposez permettrait de survivre ?

Serge Teyssot-Gay : C'est le monde. La zone libre existe parce qu'on la crée au sein d'un milieu hostile dont on ne peut pas s'extraire. On y trouve des moyens de survivre. Mes moyens sont de jouer, d'inventer, avec qui je veux, quand je veux, des formes et des formations musicales qui me plaisent. Le projet *Zone libre*, que j'ai constitué avec Cyril Bilbeaud et qui est la base de *Kit de survie*, correspond à la forme de la plupart de mes créations : le duo. Mes projets prennent souvent naissance dans l'admiration que je nourris pour des personnes, à qui je propose une collaboration par un système d'échange.

En somme, suffirait-il d'être deux pour s'ouvrir une zone libre ?

Oui, exactement. Le nom d'*Interzone*, mon premier projet avec Khaled Al Jharamani, est le titre original du très beau texte de William Burroughs, *Le Festin nu*. Je renverse ce qu'il y décrit, une zone de non droit emplies de caméras de surveillance, de miradors. J'en prends le contre-pied pour ouvrir des failles, des interstices où se glisser pour créer. C'est là que sont nés *Interzone*, puis *Zone libre*, puis *Zone PolyUrbaine*, et aujourd'hui *Kit de survie*. Je constitue toujours des duos parce que je trouve dans cette forme une justesse émotionnelle et une confiance qui mettent à l'abri de l'égarement, du renoncement aussi. Si l'un arrête de parler ou l'autre d'écouter, il n'y a plus de discussion.

Pour *Kit de survie*, vous devenez un sextet. Cela change-t-il les données du dialogue ?

Non, pas tant que ça. La musique première reste celle du duo et les autres musiciens sont des invités, qui d'ailleurs se dessinent par binômes – deux instruments à vents, deux voix. Nous les convions de manière très simple, par un accord de confiance et en leur offrant une complète liberté de proposition. Chacun prend sa place, à son aise, mais sans intervenir dans la spécialité de l'autre. Dans la vie comme en musique, il faut se laisser tranquille. De belles expressions ont été plaquées sur cette évidence, « le respect de l'autre », « le respect de la différence », mais il est très important de savoir réellement ne pas empiéter chez l'autre. Une zone commune existe mais il y a des zones qui ne le sont absolument pas. Ceci parce que nous sommes foncièrement différents. C'est tant mieux. Je m'oppose aux concepts débilissants tels que : « nous sommes tous pareils » ou « effaçons les différences ». C'est destructeur parce que c'est bête. La tolérance brandie en surface pour parvenir à l'effacement des particularités m'alarme bien plus qu'un ennemi déclaré. Le mieux, c'est quand chacun est très différent et respecte la différence de l'autre. Là se créent les formes nouvelles. C'est ce qui m'intéresse. Alors il s'agit de choisir des artistes divers et singuliers qui peuvent se lier par une émulation. Au moment où je les invite, Mike Ladd et Marc Nammour ne se connaissent pas. Évidemment, je les connais, mais très séparément. J'ai l'intuition qu'une rencontre peut surgir sur les thèmes qui les préoccupent, par rapport à ma conception de la musique, à ma façon de travailler. De même, quand je propose à Médéric Collignon et à Akosh Szelevényi de se joindre à nous, je choisis deux musiciens que je connais bien, que j'apprécie, qui ne se connaissent pas mais entre qui j'ai le sentiment qu'une alchimie va opérer. Apparemment, je ne me suis pas trompé. Je suis très content.

N'avez-vous vraiment donné aucune indication aux membres du sextet ?

J'ai seulement donné un principe. Alors que souvent dans les concerts – et dans les arts vivants en général –, on a tendance à laisser penser : « Au centre est la voix », j'ai annoncé dès le début qu'ici ce n'est pas le cas. Médéric Collignon a évidemment autant d'importance et de portée que Mike Ladd ou Marc Nammour. De même, lorsque j'entends un saxophone, je reconnais immédiatement si Akosh Szelevényi est derrière. Cyril Bilbeaud ne joue que deux patterns et je sais que c'est lui. Ce sont des voix. Ils sont tous les trois les inventeurs d'une langue dans leurs instruments respectifs. Leur pouvoir est au moins aussi fort que celui du sens et des mots articulés. La musique est un mode d'expression, qui communique des intentions, de la pensée. À Marc et Mike, j'ai exposé ce que représente pour moi l'énergie créatrice que sont les périphéries. Ce sont des cités en perpétuel recommencement. Des gens issus du monde entier y vont, y viennent et y échangent, de façon formelle, de façon informelle. Ce bouillonnement crée, de fait, de nouvelles idées et de nouvelles propositions. Marc, Mike

et moi avons les mêmes préoccupations, les mêmes thèmes de prédilection. Je les traduis en musique, eux les traduisent en mots, mais nous partons tous de la périphérie des villes, qui est la même à Pikine, à Saint-Denis ou à Brooklyn. Les imaginations, les poésies de toutes les périphéries du monde tissent des concordances, des connexions. Nous questionnons le fait que le monde est l'immense périphérie de la finance qui le régit et des corporations de pétrochimie, d'armement qui donnent des directions jusqu'à organiser des famines pour favoriser la spéculation... À l'opposé, les gens qui vivent en périphérie représentent en réalité la plus grande part de la population.

L'idée de périphérie se détacherait-elle du sens géographique pour vous ?

Tout à fait. Nous sommes tous périphériques à cette domination. *Kit de survie* explore les tentatives de chacun pour continuer à vivre en périphérie des puissances financières, malgré leur présence tentaculaire. Les lois sont prétendument fixées par des États mais le système privé rejoint ou englobe le domaine public. Les États sont tributaires des financeurs, cela depuis toujours, mais de façon de moins en moins claire et de plus en plus profonde. Les États fonctionnent maintenant comme des entreprises, et inversement. Il devient impossible de discerner les responsabilités. Dans le pire des cas, nous nous adaptons – ce qui implique une servitude volontaire terrible, une liberté achetée, consentie, définie par le puissant et donc vidée de son sens. Dans le meilleur des cas, nous créons. C'est l'option que prend *Kit de survie*. Par la poésie, c'est-à-dire l'invention, une réponse décalée surgit face à ce qu'on nous impose : une *proposition*.

Comment un discours si riche, si complexe se traduit-il en musique ? La guitare peut-elle transmettre une pensée ?

Par la musique, on peut en tout cas entendre une proposition singulière. On peut reconnaître la recherche qui la fonde, un mode, un chemin de pensée. Ce que je crée n'est pas normé mais tendu vers un ailleurs que je ne peux pas décrire puisque je le cherche en permanence. C'est cette volonté elle-même qui peut s'entendre dans les notes et qui rejoint ce que je dis ici par des mots. La musique elle-même peut sortir des normes, dont elle est une des cibles privilégiées. Dans tout bar, tout restaurant, nous sommes agressés par des musiques normées et normatives, au supermarché, dans les lieux publics, les ascenseurs, les véhicules, par les sonneries de téléphone, les radios, les télévisions. Je lutte continuellement pour ne pas qu'elles m'imprègnent. Il est impossible de fermer les oreilles comme on peut fermer les yeux. Donc devant l'invasion de cette musique fabriquée pour s'incruster, d'une part je me protège, et d'autre part je m'efforce de me concentrer sur les formes anormales. La musique marchande colonise les cerveaux des programmeurs et des musiciens qui croient adopter le *mood* qu'on leur propose mais qui en réalité s'auto-formatent. La diversité meurt et, avec elle, les idées potentiellement nouvelles. Le mouvement est essentiel. Si on ne bouge pas, on ne peut pas sentir ses chaînes.

Vous êtes souvent le meneur de vos projets. Aimez-vous donner le mouvement ?

Mon travail est très structuré. J'ai mon propre label, je compose et je joue. J'ai une idée claire de ce que je vise et donc je me tourne souvent vers les autres en leur demandant de me faire confiance. Une fois le pacte conclu, la liberté est très grande. Nous ne pouvons pas combattre les mécanismes que nous dénonçons en les recréant dans un microsystème. Mon travail au label m'a permis de connaître tout le fonctionnement d'une entreprise, les règles qui s'appliquent aux droits de création, d'image, de diffusion. Je suis devenu assez expert parce que ces éléments m'intéressent et nourrissent mes réflexions. De petits détails font naître des conceptions plus générales. Je n'ai aucune tendance à me fermer à ce qui me dérange. La poésie et la création ne sont pas le moyen de s'extraire du monde ; c'est tout l'inverse. On exprime mieux quelque chose qu'on connaît. Je n'aime ni l'a priori ni la sentence « Je suis contre tout ». On peut l'être adolescent, et c'est normal, mais ensuite c'est l'accumulation de connaissances qui permet de construire sa position et sa pensée, et de se construire.

Propos recueillis par Marion Canelas

	6 AU 24 JUILLET 2016 Tout le Festival sur festival-avignon.com f t i s #FDA16	
---	---	---